

Emmy  
HENNINGS

*La flétrissure*

Traduit de  
l'allemand par  
Sacha Zilberfarb

## *Première partie*

Au nom du sans-nom, si loin que je sois de lui, commençons. Oui, pour cette raison même : en son nom. Ce qui est sans nom est la cause première et dernière de mon existence. Je le devine à l'origine de toute existence humaine. Ce ne sont là que mes pieuses conjectures, rien de plus. Mais moi, je veux méditer sur ma propre origine, car je ne suis jamais allée au-delà de moi-même.

Je ne vois jamais qu'avec mes propres yeux. Je ne dois pas me mentir, prétendre voir avec les yeux universels. Je ne crois pas que personne puisse, de son vivant, troquer ses yeux pour d'autres.

Vouloir tout embrasser est un vice, mon supplice, rien de plus. Mais en vérité je ne peux plus rien comprendre, rien tenir, rien saisir. Tout semble se dissoudre.

Combien de temps m'aura-t-il fallu pour en venir à me faire un jour cet aveu : je suis un être en désordre ?

Quel accident – chute ou hasard – m'a conduite à cette confession ? Mon Dieu à moi n'est pas un hasard. Je ne peux nommer hasard l'éternité. Et pourtant le hasard semblait être devenu mon destin.

Le hasard ne peut être la cause de grands bouleversements. Il y a tellement de hasards.

Je suis une femme. J'abolis tout contrôle. La question du « pourquoi » et du « d'où vient ».

Je ne confesse que le comment.

C'était comment ?

Toute occasion m'ouvrait un précipice, ma chute ne date pas d'aujourd'hui. Mais je vois aujourd'hui seulement que j'ai toujours chu. Maintenant que le fond est atteint – je ne pourrai peut-être pas tomber plus bas – je le vois : j'ai chu. Ma naissance fut la chute d'un ange déchu d'avoir renié Dieu, et maintenant je cherche à nouveau...

Je me remémore le passé pour éclairer le présent. Le souvenir est en moi, vivant, après des jours, des mois, des années, toujours. C'est ainsi et ça le restera. Les faits, ainsi qu'on nomme les actions visibles dans le monde, sont devenus insignifiants. Seul roule encore leur écho dans l'esprit qui les vit et les revit sans cesse. Simple illusion du sentiment. Car si je pouvais vivre pleinement les faits, n'en serais-je pas restée à la toute première fois où je les ai vécus? Ne me serais-je pas effondrée? La vie n'a guère fait que m'effleurer, me toucher. Dire que l'on peut survivre à la vie! Et moi, coincée dans la douleur, enlisée dans les sentiments! Suis-je bloquée dans la vie? Ce que mes yeux ont vu ne m'a pas fait aussi mal que ce que mon cœur, ou quoi que ce puisse être, ressent.

Le souvenir approfondit la faute. Mais si l'on vit si fort dans le souvenir? Oh, que je suis criarde et crue! Je me suis laissée aller à la tentation. Je tente. Je cherche. Ne veux que constater. Où suis-je allée chercher?

Où suis-je allée chercher?

Rien n'avait de raison d'être. Mon voyage de Münster à Cologne n'avait aucune raison d'être. Je suis partie quand même. J'avais soudain perdu toute raison d'être. Soudain? Quelle importance que je me fixe ici ou ailleurs? Je n'ai pas plus de raisons d'être à Cologne qu'à Münster. Même plutôt moins.

À Münster, la troupe où j'étais engagée s'est dissoute. Dix-huit acteurs dispersés aux quatre vents. Où sont-ils allés, je l'ignore. Quelle route aurais-je dû prendre? Je n'étais pas du tout préparée à l'avenir. Je rêvais tant.

Jamais je n'aurais pensé que notre compagnie finirait par se dissoudre. Qu'un jour tout pourrait se dissoudre. Qui aurait pensé qu'un jour chacun suivrait sa route! N'étions-nous pas soudés comme les doigts de la main? Maintenant je vais sans trêve ni repos. Possédée – par quoi, je l'ignore.

Je me souviens: je pensais ne pas pouvoir vivre plus longtemps à Münster. Je n'avais pas d'argent. Ce n'est certes pas une raison pour ne pas... Oh et puis. Je n'avais pas la moindre raison de supposer que je pourrais mieux vivre à Cologne.

Est-ce nécessaire, après tout? Toute la question est là! Elle ne se pose pas, elle s'impose. Cette question vit toujours en moi. Mon cœur bat à sa mesure. Et je vis, bien forcée de chercher la vie, non la mort. Où suis-je allée chercher?

Mon train est entré dans le hall de la gare de Cologne à six heures du soir. Il n'avait pas besoin de se dépêcher autant pour me livrer à bon port, car j'avais tout mon temps. Oui, du temps, je n'avais même que cela. Alors, prenant mon temps, j'ai traversé le hall vouté de la gare et suis entrée lentement dans la ville de Cologne.

La cathédrale était là, inébranlable, dressant ses tours dorées dans le soleil du soir. Si belle qu'on eût dit que ses hautes flèches coloraient le ciel d'or. Toutes beautés fondues entre elles, à cet instant je ne demandais rien d'autre.

Je suis entrée dans la maison de Dieu, où chacun est le bienvenu. Il faisait si sombre et si frais. À l'entrée, les troncs étaient là pour me rappeler que je n'étais pas le seul être misérable au monde. Les troncs d'église ne sont-ils pas une discrète invitation faite aux riches à soutenir les pauvres gens dans la mesure de leurs moyens ?

J'ai compté mes quarante-deux pfennigs, hésité un instant, puis rempoché l'argent, saisie d'un embarras soudain. J'ai pensé à moi. Commencé par un péché d'omission. Vérification faite qu'une épingle était bien piquée dans la poche de ma veste pour empêcher le trou de se déchirer un peu plus, j'ai jugé en avoir assez fait pour prévenir ma propre déchéance. C'est dire ma légèreté.

Oh, quelle merveille que cette haute voute d'église ! Et moi qui porte ma détresse de sanctuaire en lieu saint, comme ce corps qui ne me quitte jamais.

J'ai arrangé avec soin ma robe grise, arraché entièrement le liseré décousu, et l'ai déposé, ne sachant qu'en faire, près des marches en pierre qui conduisent à l'autel de saint Louis<sup>1</sup>.

Puis je me suis agenouillée devant lui, le saint patron de la jeunesse. Il portait une petite blouse en dentelle, blanche et propre, par-dessus une soutane noire épaisse et abondante. On n'avait pas lésiné sur l'étoffe. En comparaison ma jupe grise me paraissait tout étriquée et pleine de taches. Je devrais m'interdire ce genre de comparaisons. Mais je n'avais plus rien à quoi me raccrocher, qu'une comparaison.

J'étais triste. Je ne me suis pas relevée. Je voulais rester à genoux. J'ai porté les yeux vers le saint et tenté de me ressaisir pour lui présenter une requête ; car des requêtes, on en a toujours.

---

1 - Saint Louis de Gonzague (1568-1591), étudiant jésuite, mort à vingt-trois ans à Rome en soignant des pestiférés. Canonisé en 1729, il est le saint patron des étudiants.

Je crois qu'il en est sorti une sorte d'adresse au destin, et comme je n'avais aucune idée de l'endroit où le destin pouvait être, ni même s'il existait, peu importait devant qui j'étais agenouillée. J'ai dit tout simplement :

*Ô puissance,  
où que tu sois  
regarde-moi,  
toi l'inconnue.*

Oh, les mots sont si peu de chose ! En réalité, je ne voulais rien dire. Non, j'attendais que l'on me dise quelque chose. J'attendais une réponse, mais rien ne bougea. Rien.

Il n'y eut pas de miracle. Mon abandon était le même. Je songeai alors à m'y prendre autrement. Et réfléchis. J'essaierais tous les moyens possibles.

Je restai si longtemps à réfléchir... Mon cœur devenait un peu plus lourd à chaque minute, et je fus frappée du calme qui régnait dans l'église.

Tout était si silencieux. J'étais le seul désordre dans un monde muet. Ce n'était plus supportable. Des mots tombèrent de mes lèvres, parlant d'eux-mêmes, comme des gouttes débordant d'un vase plein et tombant sur le sol.

Je m'entendais parler et ma voix me semblait étrangère, comme si elle appartenait à une autre. J'entendais répéter sans cesse la même phrase : « Cette fois il ne s'agit pas de bonheur, mon Dieu, ce serait trop demander. Il ne s'agit plus de bonheur, mon Dieu, non, la question n'est plus là. Il s'agit... » De quoi ? Oui, de quoi ? Comme s'il fallait que je vienne à mon propre secours, je réfléchis avec effort pour tâcher de comprendre de quoi il pouvait bien s'agir. J'y ai réfléchi dans la cathédrale de Cologne. J'y réfléchis encore aujourd'hui dans la rue, à la poste, dans ma chambre, sur les bancs et dans les salles d'attente, partout, oui, partout.

Je n'ai jamais autant réfléchi. C'est étrange, tout de même : il ne s'agit plus désormais de bonheur. Il me semble à présent le comprendre – mais je le savais déjà dans la cathédrale. Oh, je crois que je mélange tout ! Il ne s'agit pas de négocier avec Dieu, il s'agit... Oh, j'aurais besoin de mettre un peu d'ordre dans mes affaires.

Je ne suis pas en ordre, et c'est là mon erreur. Je me souviens : il ne s'agissait pas de mon bonheur. Il s'agissait de, oh, je ne pouvais pas encore le dire, je crois.

Les pas des rares fidèles résonnaient autour de moi dans la cathédrale. La lumière du soleil déclinait derrière les vitraux, et je n'avais toujours pas reçu de réponse. Dans les recoins secrets de l'église, les ombres mollissaient et viraient au bleu. Mon affliction croissait à mesure qu'elles devenaient plus profondes.

Tous les saints étaient bien à l'abri. Pas de factures d'hôtel pour eux – l'idée me traversa l'esprit.

Je me tournai de nouveau vers saint Louis et lui dis :

«Toi, saint Louis, tu n'as pas à t'en faire. Tu peux ménager tes habits. Tu te passes de pain. Il t'est permis de te tenir sur un socle. Tu n'es pas obligé de marcher de Penzig à Kremmen. Le long des routes de campagne, sous le soleil brulant. Tes pieds restent bien propres. Pense à moi. Regarde-moi. Mes pieds fatigués n'en peuvent plus de marcher. Car il faut bien aller quelque part, non ? Il faut bien que je marche toujours, puisque je ne peux pas me jucher sur un socle. Ce n'est probablement pas la raison, saint Louis. La raison, tu la connais sans doute, sans quoi tu ne serais pas ici. Aie pitié de moi, qui suis obligée de marcher toujours. Aie pitié de moi, qui suis obligée d'être humaine. C'est très difficile. Cela vous distrait si facilement du Dieu éternel. La vie doit se gagner chaque jour, c'est un travail sans fin. Cher saint, cette pensée m'est venue, alors je te le demande : vivre, est-ce se distraire de Dieu ? Si seulement nous n'étions pas destinés à nous distraire de Dieu. Oh, être l'esclave de ma mortelle condition ! C'est difficile et terrifiant. Tu peux me croire. Sans vouloir t'offenser, je crois qu'il est plus difficile de devoir toujours marcher sur les routes, avec la peur d'être distrait de Dieu, que de se tenir tranquillement sur un socle comme tu le fais. Toi, tu es parvenu à tes fins. Si pour toi aussi c'était dur, alors parle. La rue est chaude à n'y pas croire. Nous sommes en juillet, saint Louis. L'église est fraîche... ah... Où serai-je en aout ? Jusqu'où m'auront menée mes pas ? Passer ici, traverser là. Et toujours continuer. Car, qu'on le veuille ou non, ça continue toujours. Mais moi, je ne veux plus. Voilà. C'est dit.

Je connais ton passé, saint Louis. Je connais ton histoire. J'ai l'impression de pouvoir la comprendre, oui, elle me parle, même si je ne suis pas juchée sur ce socle. Mais toi, saint patron de la jeu-

nesse, peux-tu comprendre mon passé? et le présent? Si le présent s'agenouille devant toi pour te confier sa détresse, pourras-tu la comprendre? Est-ce ainsi que l'on prie? Aide-moi, aide-moi...»

Bien sûr, je n'ai pas dit tout cela. La forme de la prière m'est étrangère, et pourtant tout était là, écrit en moi. Ne savait-il pas lire? Je n'ai sans doute pas été assez claire. Trop imprécise, oh, allez savoir...

Tout ce que je sais, c'est que le saint est resté perché sur ses hauteurs sans s'émouvoir, son visage blanc comme la mort. Qu'espérais-tu? Qu'il descende? Je nourrissais vaguement cette idée. Je me sentais si malheureuse, je n'aurais pas été surprise un instant de le voir prendre vie et descendre en personne pour me reconforter et m'aider à reprendre ma marche. Il devait être écrit que ce jour-là rien ne se pencherait sur moi. J'en aurais eu tellement besoin.

Je quittai l'église pleine d'un pressentiment inquiet et déambulai sans but dans les rues. Marcher tant que le soleil brille; profiter de ce cher soleil aussi longtemps qu'il aura quelques rayons à offrir. Mais le soleil se fiche de savoir à qui profite sa chaleur. Il brille sur le mal comme sur le bien. Il ne fait pas la moindre différence, le divin soleil. Et ne demande rien en retour. Quelle largesse! C'est un heureux miracle. Il me semble que je garde toujours quelques traces de soleil sur moi. Je ne veux, des journées entières, réfléchir à rien d'autre qu'au soleil. Quand je pense au soleil, j'oublie mon histoire et je dis alors ce que tout le monde sait déjà. Mais on ne le répétera jamais assez: le soleil est beau et bon. Un jour peut-être, pour l'amour du soleil, tout s'arrangera.

Je me souviens. Je me tiens sur le parvis de la cathédrale, sept heures sonnent. La nuit va bientôt venir, une soudaine vague d'inquiétude m'inonde, avant de refluer au spectacle des humains qui montent et descendent les marches de la cathédrale, le pas souple et la mine dévote.

Dans la glace d'un distributeur de chocolat<sup>2</sup>, je vois la guirlande de fausses fleurs des champs qui agrémente favorablement mon chapeau de gaze noire. Je me prépare à l'avenir.

---

2 - À partir de 1887, le fabricant de chocolat Stollwerck, confiseur de Cologne, installe des distributeurs de chocolat dans les lieux publics d'Allemagne, notamment dans les gares. Au tournant du siècle, ces distributeurs, richement ouvragés et dotés de miroirs, ont conquis un grand nombre de grandes villes étrangères. On en dénombrait en 1893 environ quinze mille en Allemagne.

L'Angélus sonne encore quand j'entre dans un café nommé *La Lampe éternelle*. Je m'installe sur un canapé de peluche rouge.

Le serveur s'approche, tout en élégance; la mine un peu sévère, on dirait. Je tire sur ma jupe pour couvrir un peu mes jambes. Le serveur semble trouver à redire à mes bas jaunes. Jaune et bleu gris sont pourtant parfaitement assortis.

Mes cheveux ont l'insigne obligeance d'être du même jaune que mes bas. Quel ennui que ce serveur ne veuille pas croire ce qu'il voit pourtant de ses propres yeux. Est-ce parce qu'il voit qu'il ne croit pas?

« Désirez-vous *souper*? »

... Suppé? Allons bon, un compositeur d'opéra à ma table<sup>3</sup>... Comme ce serveur fixe mes jambes...

« J'ai joué dans ces bas jaunes la "Pucelle d'Orléans". Oui Monsieur, j'ai libéré la France à Gelsenkirchen! »

Le serveur acquiesce en souriant d'un air contraint. Il n'a pas l'air de croire que je puisse, contre toute apparence, être pucelle, vierge et martyre.

Maintenant il pense que je vais commander, mais je me tais. Regarde droit devant moi. Il s'impatiente un peu :

« Pardonnez-moi, désirez-vous souper? »

Pourquoi désire-t-il tant que je désire Suppé? Je suis capable de formuler mes désirs comme une grande, même si je n'ai plus un pfennig en poche.

« Suppé, non, je désire un café. »

Je joue négligemment avec le menu, poursuivant le style très femme du monde, languide et distingué, de ma dernière réplique.

Le serveur, sa serviette sale sur le bras, repart en flèche à l'autre bout de la salle qu'il connaît comme sa poche... « Suppé, non, je désire un café ». Voilà le ton que j'aurais pu adopter dans le rôle d'Athénaïs – si nous avions joué le *Maitre des forges*. Mais nous avons fait faillite. Nous nous sommes dissous. J'aurais troqué avec panache l'emploi de la jeune ingénue pour celui de la mondaine intrigante. Je veux dire: si nous ne nous étions pas dissous, évaporés dans l'air, dans l'éther, le soleil... toujours plus haut...

Dévalant l'échelle des illusions, je remarque: mon café est gris et froid! Si ce n'est pas malheureux de se faire servir un café aussi

---

3 - Franz von Suppé (1819-1895), compositeur d'opérettes autrichien.

rébarbatif quand on est tenu de former une pensée raisonnable. On ne peut pas faire de miracle avec rien. Pas de pensée possible.

Je me lève pour aller chercher des journaux, entreprise difficile car il me faut passer devant de nombreuses tables dressées où sont assis des dineurs. Leur étonnement est visible. Je fais main basse sur tous les journaux de Cologne et prends même la *Gazette de Düsseldorf*. Les gens s'étonnent, je le vois. Reconnaîtraient-ils à ma mise que je suis étrangère ici? Ce ne serait pas une raison pour s'étonner.

Comme je suis comédienne, je peux me composer à ma guise. Je juge opportun de me faire une tête érudite. Rien de plus simple. Je fronce les sourcils. Le seul fait d'aller prendre des journaux suffit à souligner ma grande érudition.

Je commence à lire en marchant, comme pour dire: s'informer n'attend pas. Je veux qu'ils pensent que seule la politique m'intéresse.

Je heurte une chaise, mais ne demandais pas mieux. Un rire éclate, et je commets la maladresse de le chercher du regard. Une dame est assise là, en chemisier vert vif. Elle rit de moi. Si elle savait qu'il n'y a pas lieu de rire, elle ne rirait peut-être pas. Si elle savait combien elle me tourmente avec son rire, elle ne trouverait sans doute aucun avantage à rire. A-t-on seulement plaisir à rire? Je crois que je ne suis pas suffisamment bête pour pouvoir rire. Quand je serai assez sage pour comprendre de quoi il retourne dans le monde, alors je pourrai peut-être à nouveau rire.

La femme continue de rire; surtout ne pas la regarder, ni penser à son rire. J'étudie les annonces immobilières. Oh, toutes ces chambres meublées, qui vous rappellent sans cesse à la nécessité d'atterrir quelque part! Le lit, que vous retrouvez chaque jour ou presque comme une escale obligée. Je voudrais être une exception, et je chante à voix basse: «Aurore, aurore, éclaire ma précoce mort...»

Mais chanter ne me sert à rien, alors je décide de mémoriser les noms des rues de Cologne pour qu'ils me soient moins étrangers...

«Chambre meublée, piano à disposition, ambiance familiale»... Qui se laisserait tenter? Rien qu'à lire ça mon cœur se serre d'angoisse. Passons aux choses plus sérieuses de la vie: offres d'emploi.

«Cherche jeune fille intelligente, dotée de solides recommandations». Personne n'a encore eu la légèreté d'esprit de me recommander.

«Aide-ménagère, soutien à domicile...» – encore faudrait-il que je me soutienne moi-même.

«Trois lingères qualifiées, expertes en chemises à manchettes...»  
Hélas! Je ne suis ni l'une ni l'autre.

Mais tiens, celle-ci : «Jeune fille aimant les enfants, fine cuisinière et connaissant la couture.» Je me sens l'esprit tout stupide: on exige tout et son contraire. J'essaie de concilier en pensée ce qui paraît incompatible, et découvre au bout d'un quart d'heure qu'il n'y a rien là qui s'oppose. Je suis plutôt bonne cuisinière, m'y connais en épices exotiques, sans compter tout le mal que je me suis donné pour devenir une habile couseuse de sacs. Mais tout cela m'épuise terriblement. Je me transporte dans une usine de cigarettes où je roule en position assise une marque que je n'ai fait jusqu'ici que fumer, mais ça non plus, je ne le ferai plus. Je cause partout d'épouvantables dégâts. Je ferais mieux de ne plus toucher au travail.

Il est très important de lire les offres d'emploi, on y découvre ses propres incapacités.

Il est sept heures et demi déjà, et je me demande de quoi j'ai vécu jusqu'ici. On ne vit pas de ne rien faire. Oh, comme je me querelle! Qui reçoit à boire et à manger en échange du seul fait de vivre? Vivre serait-il un gagne-pain, au moins provisoire? J'aurais peut-être dû poser la question à saint Louis. Mais il aurait été incapable de me dire comment plier une chemise à manchettes ou braver le feu infernal du chauffe-fer à repasser.

Le serveur dépose les *Feuilles volantes* et le *Monde élégant* sur la chaise à côté de la mienne.

«Désirez-vous un autre café?»

«Non merci. C'est-à-dire... oui, je boirais bien un autre café.»

Si cet autre café ne m'est d'aucun secours, plus rien au monde ne peut me secourir.

Pourquoi suis-je si épuisée? Est-ce qu'on touche un acompte quand on est embauchée comme repasseuse? Certainement pas le soir à huit heures moins le quart, et pas avant d'avoir au moins repassé un mouchoir. Pourquoi toutes mes questions sont-elles aussi brulantes?

«Garçon, savez-vous à quelle heure sortent les couturières? Je veux dire: quand ferment les ateliers?»

«Les "ateliers viennois"<sup>4</sup>?»

---

4 - «Die Wiener Werkstätte» [L'atelier viennois]: association d'artistes et d'artisans fondée en 1903 par Josef Hoffman, dont le but était de réconcilier artisanat et art majeur, dans le sillage de la Sécession viennoise.

« Je pensais plutôt à ceux de Cologne. Mais les viennois aussi, c'est une idée. À quelle heure environ ferment les ateliers viennois? »

« Navré, je ne suis pas le mieux placé pour vous répondre. Mais je dirais autour de six ou sept heures. »

« Merci infiniment. »

« Oh je vous en prie. »

Parti.

... Le serveur me croirait-il mélancolique? Il m'a apporté les *Feuilles volantes*... quel homme adorable. Le voici maintenant devant le buffet. Parlant à la dame du buffet. Qui remplit un verre de bière. Le serveur et la dame du buffet me regardent. Je leur souris. Ne m'ont-ils pas souri en retour? Je n'en jurerais pas, mais il me semble bien.

Tout en feuilletant les pages illustrées du *Monde élégant*, je me demande si je ne devrais pas aller au buffet pour me confier à la dame et au serveur. Je leur raconterai tout et nous débattrons ensemble de l'emploi qui correspond le mieux à mes aptitudes.

Oh, si ce n'était qu'une question d'emploi. Mais tout en moi est désordre... Peut-être me serait-il plus facile de parler au serveur qu'à saint Louis.

L'horloge sonne huit heures. Mes pieds me brûlent. J'ai bu le deuxième café. J'ai lu les annonces immobilières et les offres d'emploi. Je n'ai pas réussi à former une seule pensée raisonnable. Le serveur et la dame du buffet semblent très occupés, ils ne regardent plus du tout de mon côté.

La tristesse m'envahit. Si seulement la dame en chemisier vert voulait bien rire encore une fois. Mais elle n'est plus là, et je ne l'ai même pas vue partir.

Le café s'est vidé. Les gens sont rentrés chez eux. M'abandonnant ici, évidemment. Quand j'y pense, il n'y a rien là d'évident.

Plus je vis, plus ma vie se complique.

J'ai bu deux tasses de café. Le plus grave n'est pas de l'avoir bu, mais de ne pas pouvoir le payer... Que se passerait-il si tout le monde voulait boire son café gratis?

Si j'essayais de perdre connaissance? Mais s'évanouir assise manquerait de cohérence. Et puis, j'ai souri au serveur et à la dame du buffet. On ne s'évanouit pas quand on sourit. Feuilletter *Le Monde élégant* peut-il faire perdre connaissance? Il faudra du reste que j'aie repris mes esprits avant minuit, car l'établissement ferme à minuit.

Espérons que le serveur et la dame du buffet n'auront pas la malheureuse idée de vouloir me réveiller à toute force. Il faudra alors payer le café et, qui sait, la valériane dont on m'aspergera le visage, l'éther qu'on me fera inhaler, la vaisselle que dans l'affolement le serveur fera tomber ... Non, perdre connaissance ne donnera rien.

Je suis si fatiguée. J'ai faim aussi. Si je commandais un toast garni? Je pourrais le manger lentement et m'ouvrir les veines avec le couteau. Après, bien sûr. Après manger.

Je n'ai rien avalé depuis hier soir. C'est le moment parfait pour mourir, je veux dire, pour manger. Tout, soudain, se combine à merveille.

Je pourrais après tout me commander une escalope garnie. Admettons. Adjugé. Mais si je commande un bifteck, il me faudra mourir, irrévocablement. Inéluctablement. Je me couperai alors si profondément les veines qu'il ne sera plus possible de retenir la vie.

Avec un bifteck on peut demander un couteau particulièrement tranchant. Je serais alors obligée de mourir pour de bon. Mais puisque le plus sordide toast garni m'y oblige déjà. Le plus sordide! Mon Dieu, préserve-moi de l'exubérance! Vois les pensées qu'éveillent en moi le pain sacré. Pardonne-moi, mais il coute quatre-vingts pfennigs. Je ne vois aucune issue. Rien. Si au moins j'avais de la tenue! Si je pouvais leur faire croire que je paierai mon café plus tard. Mais je n'y crois pas moi-même. Nous sommes au milieu de la saison. Où trouverais-je un engagement? Si l'on pouvait me croire sans que j'aie à y croire! Mais c'est trop espérer.

À Münster déjà on refusait de me croire. Ma logeuse m'a dit: «Allez voir ailleurs si j'y suis. Je suis prête à tout croire, sauf que je verrai la couleur de votre argent.» Oh, elle ne m'aurait pas cru non plus pour le reste. C'est du moins ce que je crois. Et moi qui m'apprêtais à lui donner deux marks... j'essayais d'y mettre les formes. Mal m'en a pris. Les formes sont superflues dans les affaires d'argent. «Allez, partez, au nom de Dieu, partez», disait-elle. «Quoi? Vous voulez me laisser vos habits de scène? Très peu pour moi, merci. Allez ouste, du balai. La chambre est louée à quelqu'un d'autre...»

Ma logeuse était si pressée de se débarrasser de moi. Elle n'a même pas voulu m'écouter. Alors je suis partie.

La vie est bien étrange. Je ne m'y habitue pas. Ce sera une bonne chose de se déshabituer de tout. Ce bifteck tombe à pic. Je mourrai sept minutes au plus tard après l'avoir mangé. Si j'attends plus long-

temps, j'éveillerai l'attention. Le serveur viendra débarrasser la table, emportera le couteau, et la mort me passera sous le nez. Et mes tourments reprendront de plus belle.

«Garçon, un toast garni!» J'ai la voix tout enrouée. «Je suis pressée. Je pars à Düsseldorf par le train de nuit. Transmettez en cuisine, je vous prie.»

«À votre service.»

À *La Lampe éternelle*, les aiguilles de l'horloge vont relativement vite. Il est déjà huit heures dix.

Le serveur revient avec un indicateur des chemins de fer. Dieu du ciel, il ne manquait plus que ça: «Il n'y a plus de train pour Düsseldorf, Mademoiselle.»

Je me saisis de l'indicateur. En proie à une agitation nerveuse, je feuillette les pages. C'est un fait, je n'ai jamais su lire les indicateurs des chemins de fer. Ils m'ont toujours plongée dans la plus grande confusion. Or voilà que pour la première fois de ma vie je m'y retrouve. Je suis du doigt la ligne Paris – Lyon – Méditerranée.

«Permettez que je regarde pour vous?» Le serveur se met à consulter l'indicateur, bien qu'on l'appelle ailleurs. Il se soucie de mon sort. Il me prend sous son aile.

«Oh, laissez donc, je vous prie. Je n'avais nullement l'intention d'aller à Düsseldorf, vous savez, je n'en ai nullement l'intention. Ne m'en veuillez pas... Je disais ça comme ça. Je vous en prie, cessez de vouloir vérifier. Non vraiment, ça n'a plus d'importance. Il se trouve que j'ai faim et voulais me faire servir un toast sans attendre. Mais je peux très bien manger plus tard, à l'hôtel.»

«Allons donc, c'est prêt dans un instant.»

Parti.

J'en pleurerais de honte, mais je me ressaisis. On me connaît dans tout le café, jusque dans la cuisine. On sait que j'ai faim. Oh, mon ignominie ne cessera donc jamais! Après ma mort le serveur paiera l'addition, bien récompensé de son excès de bonté. Mais ce serveur est la dernière personne sur terre que j'offenserai.

Je commande un verre de bière. Mène une vie bien réglée. Les petits cornichons à la moutarde sont si piquants et il est encore trop tôt pour penser à la mort. La mort n'est plus qu'une idée vague, incertaine... Je ne comprends pas la mort, mais après tout ce n'est pas nécessaire. Il sera toujours temps de savoir comment c'est. Pour l'heure je mange religieusement. C'est délicieux. À vrai dire je suis

bien fatiguée... Mais ça ne fait rien. C'est peut-être à cause de la bière.

Mangeons et mourons, lit-on quelque part dans la Bible.

Combien le serveur devra-t-il payer après ma mort ?

Oh, quelle importance. Vouloir encore compter est ridicule. Il n'y a plus rien à compter. J'ai déjà beaucoup trop compté. Je me raisonne. Une fois mort, on ne compte plus. Dès l'agonie l'envie vous passe. La mort venant, les factures impayées que vous vous étiez désespérément efforcée d'acquitter de votre vivant deviennent des bagatelles, et prodige, ce qui n'était que croyance s'approfondit en révélation cristalline : « Je ne pouvais déjà pas payer avant, ce n'est pas maintenant que je vais le faire. »

Je m'abime en souriant dans le royaume du tout-gratuit. Que vouloir de plus ? Je vide ma bière et dis : la mort rompt tous les serments (voir Schiller, *Intrigue et amour*)... Voici venue la dernière bouchée de pain au cervelas. À savourer avec une lenteur amoureuse !

« Garçon, un cognac, s'il vous plait. »

Je souris. Je suis déjà au-delà. Je peux sourire sans craindre de regretter mon sourire.

« Garçon, c'est ma dernière commande. Je vous ai donné assez de peine. Mais après, c'est fini. »

« Oh, je vous en prie... »

« Non, ne protestez pas. C'est comme ça. Je serai partie d'ici peu. Partie pour de bon. »

« Mademoiselle est de passage ici ? »

« Oui, malheureusement, malheureusement... »

« Jolie ville, Cologne. »

Ah, si je pouvais le ressentir ! « Oui, ce doit être joli. Sans doute. Probablement. Mais quand, pour ainsi dire, faute de temps... n'est-ce pas ? Que voulez-vous... »

« Vous avez sans doute raison. »

Oh, s'il savait à quel point.

« Puis-je desservir ? »

« Grands Dieux, non !... C'est-à-dire – pourquoi pas ?... mais non... Laissez donc les choses comme elles sont... je vais prendre encore quelque chose, je crois... »

« Je vous en prie. » Me regarde. Avec pitié, comme s'il voulait dire : si jeune et déjà folle... hm, hm...

Mon cœur s'est mis à palpiter. Une chance qu'il n'ait pas débarassé la table. Plus rien alors n'aurait manqué à mon malheur.

Quoi maintenant? Il me semble que nous y sommes. Un couplet me passe par la tête:

*C'est beau l'été, quand il fait chaud,  
On se promène, on aime ça,  
Mais en hiver il fait trop froid  
Pour sauter le pas.*

Ce n'est pas moi qui ai écrit ça. C'est le roi de Bavière. Il aurait pu aussi régler ma note, tant qu'à faire. Au lieu de quoi il gaspillait son temps à se promener en barque. Et à s'afficher sur son balcon dans son manteau de fourrure inutilement large en compagnie de monsieur Wagner. Au lieu de me...

«Pour sauter le pas...» Mon Dieu, une simple tentative de suicide ne te suffirait-elle pas? C'est déjà quelque chose. Pas négligeable.

La mort est encore le plus simple. Pourquoi m'est-elle si peu familière? J'aurais dû choisir le plus simple, il y a déjà longtemps. J'aurais dû me simplifier dès l'enfance. J'avais bien réussi à avaler l'huile de baleine destinée aux bottes de pêche de mon père. Rien que pour échapper aux coups du professeur. Je suis tombée gravement malade, mais je ne suis pas morte. Je ne m'en aperçois qu'aujourd'hui: je ne suis pas morte. J'ai toujours manqué d'esprit de suite. Comme ce couteau m'effraie...

«Va-t'en Satan...» dis-je, et le serveur arrive.

«Vous dites?»

«Cela ne vous était pas adressé. Pardon.»

Puis à nouveau tout change... «Déploie tes ailes... tes larges ailes... Ô doux Jésus...»

«Mais c'est Jessy! Salut ma vieille! Alors, comme ça on est à Cologne et se tape la cloche!»

Devant moi se tient mon ancien collègue, l'acteur Titus Maschke.

Il pose d'un geste nonchalant le *Monde élégant* sur la table et prend place en face de moi. Son rigide chapeau noir flotte en arrière de sa nuque. Ses cheveux sombres, naturellement frisés, lui font un casque lourd et grossier sur le front.

Je ne m'attarde pas sur son visage couperosé. Je glisse sans y penser sur ses yeux aux cernes rougis par le manque de sommeil. Mais son ulster bleu retient mon attention, ainsi que sa canne en

bambou au pommeau argenté. Des affaires flambant neuves.

Tout en souhaitant à part moi qu'il me laisse, je dis :

« Monsieur est drôlement chic. Tu as un engagement ? »

Il chantonne avec une insouciance un peu forcée :

« J'ai une relation. »

« À quoi ? »

« Cette question ! On ne peut avoir de relation qu'avec une femme, voyons. L'art n'est qu'accessoire. »

Il me donne l'impression de vouloir poursuivre avec moi une conversation entamée ailleurs. Veut-il parler de l'art de vivre ?

« Moi, c'est l'"accessoire" qui m'intéresse. De quel art parles-tu au juste ? »

« De comédie, de théâtre. Mais ce peut être tout ce que tu veux. Les femmes m'engagent plus que tout au monde. Mais tu ne peux pas comprendre car tu es une femme. Dans ton cas ce sera le contraire. Les hommes sont la grande affaire de ta vie. »

« Jusqu'ici je n'ai rien remarqué. »

« C'est ce que tu crois, mais laissons pour l'instant l'essentiel de côté. Tu as l'air terriblement nerveuse. »

« C'est le moins essentiel. »

« Tu parles de façon bien mystérieuse. Mais au fait, comment as-tu atterri ici, si ce n'est pas indiscret ? Qu'est-ce que tu fais ici ?... Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ? »

« Il y a que... je n'ai pas d'argent. » À ces mots, la tension qui devait être en moi depuis longtemps déjà se relâche et je m'endors les yeux ouverts d'un sommeil profond et sans rêve.

« Tu n'as pas de quoi payer ? »

Je ne parviens qu'à secouer la tête. Mes lèvres semblent ne plus vouloir m'obéir, et je me mets à pleurer, secouée de soubresauts.

Titus, naturellement, a tout payé. Je n'ai plus d'image de la scène. Aucun souvenir. Sans sa venue, qui peut dire comment j'aurais quitté le café ? Avait-il été envoyé par mon ange gardien ? J'ai du mal à le croire, car d'une façon ou d'une autre tout « l'après » est arrivé par Titus, et mon ange gardien n'y a pris aucune part. C'est si difficile de remonter tous les fils.

Nous avons marché jusqu'aux bords du Rhin. Nous nous sommes assis sur un banc. Je regardais les vagues. Les vagues ressemblaient aux vagues. Lorsqu'une vague arrivait, l'autre disparaissait. Et tou-

jours le même bruissement des vagues. Vagues toujours égales, toujours changeantes.

Titus m'a prêté son mouchoir. Il me l'a proposé de lui-même. Moi je ne me sentais pas pleurer.

Quand j'essaie de me rappeler ce qui s'est passé ensuite, ce sont toujours les vagues qui me reviennent en mémoire. Je me dis que ce soir-là les vagues n'étaient pas l'essentiel. Ma raison me l'a déjà souvent dit, mais il y a autre chose en moi qui veut toujours s'en tenir aux vagues.

Je rêvais encore aux vagues quand Titus a déclaré que j'étais faite pour éveiller les sens. Nous marchions dans la Schildergasse. Je l'écoutais attentivement. Tout de même, il avait payé ma note. M'avait fait présent de la vie.

Nous traversions une grande place lorsqu'il m'a dit que je ne gagnerais jamais ma vie en cousant des boutonnieres ... Et j'entendais toujours le bruissement des vagues. Et l'entendais encore lorsqu'il m'a dit : le travail est un déshonneur.

Quel étrange sermon il me tenait ! Il me disait : le travail détruit la personnalité, et puis : impossible de repasser des chemises à manchettes de manière intellectuelle. Alors j'ai repensé à saint Louis... Les vagues clapotaient à ses pieds. Et je me suis vue m'agenouillant devant lui dans les vagues et disant : « Il ne s'agit pas de bonheur, mon Dieu, ce serait trop demander... », et j'ai cru entendre Titus répondre, comme un rêve frayant sa voie dans la réalité : « Tu dois user de ta nature singulière avec un art suprême, comme le violoniste use de son instrument. » Et toujours résonnait en moi : « Il ne s'agit pas de bonheur... »

Je l'ai déjà souvent dit. Je dis tout ce que j'ai en mémoire. Ce que je n'ai pas en mémoire ne m'est pas arrivé. Comme si cela n'avait jamais été. Je ne l'ai pas vécu. Pas eu la force de le vivre.

Alors, y a-t-il eu quelque chose ?

Le principal est un spectre qui émerge un instant des vagues et disparaît l'instant suivant. Puis émerge à nouveau.

Je veux m'interdire de parler des vagues. Où ai-je échoué ce soir-là ?

Échouer. Le sans-retour. Et de nouveau je repense aux vagues et à la mer.

Je suis native de la mer. Aux premiers remuements de ma vie, ma mère contemplait la côte de Madagascar. Ma mère regardait la mer verte et le ciel bleu profond du sud. Elle m'attendait.